

MARMONTEL A COMPIÈGNE (1)

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est avec la pleine conscience de mon infériorité que je vous demande aujourd'hui votre indulgente attention ; et cela pour un double motif. A peine admis parmi vous, mais à même déjà de connaître le ton sérieux de vos travaux, comment osé je y mêler la petite note de mon inexpérience ? Aussi bien n'est-ce point de l'archéologie, du reste, que je me réclame ici ; ce sont simplement quelques pages, voire quelques lignes d'autobiographie, que je me permettrai de relire avec vous. Et pour ce second point — le titre même de mon sujet, — j'ai plus encore raison de m'excuser, car il promet plus qu'il ne tiendra peut-être.

« Marmontel à Compiègne », en effet, se réduit à un extrait des *Mémoires d'un père pour servir à l'histoire de ses enfants* (2). Feuilletant, il y a quelques semaines, un ou-

(1) Lu à la séance du 20 Mars 1908.

(2) Parmi les livres qu'il recommande, Sainte-Beuve « n'hésite pas à conseiller les Mémoires. Hâtez-vous, le convoi s'appête, déjà la machine chauffe, la vapeur fume, notre voyageur n'a qu'un instant. Dites-lui bien vite le titre de ces volumes qui méritent que l'on s'en souvienne et qu'on les lise — Vous avez nommé Marmontel : mais quel ouvrage de Marmontel ? — Les Mémoires, rien que les Mémoires ».

vrage relativement nouveau sur cet « homme de lettres du XVIII^e siècle » (1), le nom de Compiègne m'y frappa. Je lus la page (2) où se trouvait signalée notre chère ville, puis me reportai au passage correspondant des *Mémoires*, et me promenai ensuite parmi les « Souvenirs » des contemporains, — pensant, aux mots de Marmontel et de Compiègne, rencontrer dans les tables alphabétiques quelques détails plus circonstanciés sur les rapports existants entre ces deux objets de ma curiosité... En vain! Les duc de Luynes, les d'Argenson, les Richelieu et les Madame du Hausset narraient bien des anecdotes sur Compiègne, d'une part, et sur Marmontel, de l'autre, mais ne me disaient rien sur l'un chez l'autre. Et voilà comment, après vous avoir annoncé de traiter le sujet, je m'en vais vous décevoir, et m'y dérober. Vous le voyez, Mesdames et Messieurs, j'ai besoin, et grand besoin, de votre pardon.

Je ne désespère point, toutefois, de vous intéresser. Car, si « Marmontel à Compiègne » est une matière très restreinte, Marmontel à lui seul mérite qu'au moins d'une façon rapide et comme à vol d'oiseau, l'on s'arrête quelques instants à réexaminer son attrayante physionomie et sa carrière extrêmement remplie, ses goûts et ses relations; — toutes choses qui, prenant place jusqu'après 1789, nous éclaireront d'une manière concrète sur la mentalité — si contrefaite par les histo-

(1) S. LENEL. *Un homme de lettres au XVIII^e siècle, Marmontel*; Paris, Hachette, 1902 (1 vol. in-8° de 572 pages).

(2) *Ibid.*, p. 120.

riens de ces cinquante dernières années — des hommes qui virent et même préparèrent, quelques-uns sans le savoir, la Révolution française.

Au petit tableau champêtre du Compiègne de Marmontel, je prendrai donc la liberté d'ajouter le cadre plus large de la France au XVIII^e siècle, ou plutôt, ce qui revient presque au même, de la vie entière de Marmontel.

*
* *

Né, en effet, à Bort, dans le volcanique Limousin, le 11 juillet 1723, Jean-François Marmontel (1), — comme s'il eût tenu la gaigeure de ne pas franchir les limites du siècle où il avait commencé de vivre, mais qu'il voulait achever tout entier, — mourut le dernier jour de 1799, le 31 décembre... je ne sais si ce fut exactement à minuit ! Il est donc bien de cette époque, qu'il remplit, à partir de sa vingt-deuxième année, de ses œuvres les plus diverses, et dont il a les qualités et les défauts (2). Doué d'une sympathique « bénignité », il « use des lettres comme d'un moyen de fortune », grâce à sa facilité extrême à tout faire (3). « En tout, il fait preuve

(1) Son homonyme du XIX^e siècle, le professeur au Conservatoire national de Musique, est son propre petit-neveu.

(2) Outre LENEL, *op. cit.*, consulter : SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, t IV (15 Sept. 1851), pp 392-411 ; et BRUNETIÈRE, *Mémoires d'un Homme heureux* (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} Juillet 1891, pp. 207-219).

(3) « A l'Académie, nul n'improvisait plus rapidement que lui quelque discours en vers » (SAINTE-BEUVE, *op. cit.*) ; et, on eut souvent recours à lui pour la réception solennelle des grands personnages sous la Coupole.

de la même aimable, agréable et redoutable médiocrité (1). » Ce sont bien, en ce *représentative man*, les traits communs aux littérateurs du XVIII^e siècle finissant.

Fils de petits artisans établis en Corrèze, il reçut une éducation toute religieuse, apprit les premiers rudiments des langues mortes avec l'abbé Vaissière, étudia ensuite au collège des Jésuites de Mauriac où il fut très brillant, puis à Clermont-Ferrand où il porta l'habit ecclésiastique. Sans l'opposition de sa mère, il serait entré dans les ordres, les Pères lui ayant fait des avances, vu ses qualités intellectuelles déjà remarquables. Il professa d'ailleurs, dans plusieurs institutions congréganistes, — chez les Barnabites de Toulouse, entre autres, — le répétitorat procurant des ressources nécessaires à sa pauvreté.

A vingt ans (1743), il envoya, aux Jeux Floraux de Toulouse, sa première œuvre littéraire (2), une ode sur l'Invention de la Poudre; refusé, et... croyant peut-être qu'effectivement il l'avait inventée lui-même, il en appela à Voltaire qui, en réponse, lui fit adresser sur le champ toutes ses œuvres, et devint désormais son protecteur et son ami. Deux années plus tard, en 1745, celui-ci le manda à Paris pour le faire entrer chez le contrôleur général Orry (3). A son arrivée

(1) BRUNETIÈRE, *art. cit.*

(2) Mais cet échec ne le découragea pas, et peu de temps après il obtint trois prix de poésie aux mêmes Jeux Floraux, et un autre à l'Académie de Montauban.

(3) En diligence, Marmontel voyagea de Toulouse à Paris avec un « jeune fat », qui fut fort étonné — lui qui avait traité de haut son compagnon de route, —

dans la capitale, le jeune Jean-François trouve Orry disgrâcié. Mais si Madame de Pompadour, instigatrice de cette défaveur, retarda ainsi indirectement la fortune de Marmontel, elle devait dans la suite l'en dédommager, et largement. Car, « de tous les gens de lettres que protégea la marquise, écrit Campardon, ce fut à lui à qui elle paraît s'être le plus intéressée » (1). Nous le verrons bientôt.

Pour l'instant, notre Limousin tâche à Paris de vivre de sa plume, fondant un follicule *L'Observateur*, voisinant, petite rue du Paon, avec le marquis de Vauvenargues, et faisant demeure et table communes avec le brave Beauvin presque aussi miséreux que lui (2). Entre temps, il devenait précepteur dans la maison d'un directeur de la Compagnie des Indes. Mais il n'oubliait pas pour cela la poésie, et remportait deux prix à l'Académie Française en 1746 et 1747 (3).

de le voir reçu avec grande sympathie, lors de l'arrivée dans la capitale, par le dieu du jour, M de Voltaire. Marmontel s'en amuse bien, en ses Mémoires (éd. 1819, t. 1^{er}, pp. 107-111).

(1) Em. CAMPARDON, *Madame de Pompadour et la Cour de Louis XV*, p. 277: Paris, Plon, 1887.

(2) « La fruitière chez qui je loge a une chambre à vous louer, lui dit un soir son confrère du café Procope; en vivant à frais communs, nous dépenserons beaucoup moins. » Et, en effet! « Mais notre aubergiste avait grande répugnance à nous faire crédit. Le boulanger et la fruitière voulaient bien nous fournir encore l'un du pain, l'autre du fromage: c'étaient là nos soupers; quant au dîner, d'un jour à l'autre, il courait risque de nous manquer »; et les deux camarades durent supplier maintes fois la fruitière d'« élargir un peu l'angle aigu du fromage qu'elle leur donnait à souper ». (*Mémoires*, t. 1^{er}, pp. 116-119, *passim*).

(3) C'était un romantique avant la lettre; et Sainte-

Encouragé par Voltaire, qui le poussa dans la voie de l'art dramatique, il composa successivement deux tragédies, *Denys le Tyran* et *Aristomène* qui, en février 1748 et avril 1749, firent fureur, grâce à l'amitié du grand homme, et au concours de la célèbre actrice M^{lle} Clairon. « L'auteur, dit Sainte-Beuve, fut entraîné en triomphe sur le théâtre : il fut, du premier jour, à la mode ». Désormais, et dès cet âge de vingt-six ans, il connaît le succès... et les bonnes fortunes.

Les financiers fastueux qui se piquaient de goût, tels que M. de la Popelinière, ne voulurent plus qu'il quittât leur salon ; et en 1749-1750, Marmontel y vit, à Passy, défiler tout le monde qui s'amuse. Les femmes qui se piquaient d'aimer la gloire, telles que M^{lle} de Navarre, fille du receveur des tailles à Soissons et admiratrice de son théâtre, le voulurent à l'instant chez elles (1) ; M^{me} Geoffrin qui l'hébergeait, l'avait ainsi à tous ses diners d'artistes et de gens de lettres et même à ses petits soupers mystérieux, où il lira ses Contes moraux dans leur primeur. Entre temps, il était bien accueilli de M^{lle} de Verrières, autre jeune et jolie actrice, interprète de ses œuvres de théâtre, non moins que de M^{me} de Séran.

« C'était, on le voit, une particularité du caractère de Marmontel que d'aimer peu à loger chez lui. Il se trouvait sans doute mieux

Beuve prétend qu'il « voyait les choses autrement qu'elles ne sont, et les peignait avec un certain coloris bienveillant » ; bref qu'il aimait à « marmontéliser la nature. »

(1) Sainte-Beuve écrit : « ... dans leur alcôve ».

chez les autres, et subsidiairement chez les dames... », remarque M. Brunetière. Et pourtant son chez lui n'était pas si négligeable que cela : c'était tout simplement le Louvre et Versailles !

En effet, après l'échec de deux pièces, *Cléopâtre* (1750) et *Les Héraclides* (1752), et par l'influence de M^{me} de Pompadour (1), il fut nommé secrétaire des Bâtimens, sous M. de Marigny frère de la marquise. Dès lors, il habita Versailles. « Et pendant cinq années, de 1753 à 1758, il vécut pêle-mêle avec les intendants des menus plaisirs, travaillant à sa guise, étudiant à ses heures », dit Sainte-Beuve, et ajouterons-nous, se reposant aussi à la campagne quand il le jugeait bon.

C'est ainsi qu'il vint à Compiègne, durant cette période. Nos Archives municipales ne relatent aucun fait à son nom, et ne laissent aucune trace de son passage ici en ces années. Mais lui-même nous a donné, en ses *Mémoires*, un récit du séjour qu'il fit alors dans notre Ville.

Voici ce passage :

« Je n'ai guère eu de meilleur temps en
« ma vie que les cinq années que je passai à
« Versailles. J'avais peu de livres à moi,
« mais la bibliothèque royale m'en fournissait
« en abondance. J'en faisais bonne provision
« pour les voyages de la cour, où je suivais
« M. de Marigny ; et les bois de Marly, les

(1) Il devait lui adresser un poème sur l'École militaire fondée par elle et Paris Duverney en 1751-1756 ; d'autre part, la favorite joua elle-même et monta plusieurs de ses œuvres pour les spectacles de ses Petits Cabinets.

« forêts de Compiègne et de Fontainebleau
 « étaient mes cabinets d'étude.
 « Cependant, pour moi, les voyages ne se
 « ressemblaient pas : à Marly, à Compiègne,
 « je vivais solitaire et sombre. Il m'arriva
 « une fois à Compiègne, d'être six semaines
 « au lait, pour mon plaisir et en pleine santé.
 « Jamais mon âme n'a été plus calme, plus
 « paisible, que durant ce régime. Mes jours
 « s'écoulaient dans l'étude avec une inégalité
 « inaltérable ; mes nuits n'étaient qu'un
 « doux sommeil, et après m'être éveillé, le
 « matin, pour avaler une ample jatte du lait
 « écumant de ma vache noire, je refermais
 « les yeux pour sommeiller encore. La dis-
 « corde aurait bouleversé le monde, je ne
 « m'en serais point ému » (1)

Au pays des légendaires Dormeurs, le lait, bien que d'un quadrupède à robe sombre, ne donna pas d'idées noires — au contraire, on le voit, — à notre écrivain un peu « sou-
 peur » de Versailles et de Paris. Et Compiègne doit être fière de ce témoignage. Car, c'est en 1753 et 1756 que parurent dans l'*Encyclopédie* les articles recueillis ensuite par lui-même et rangés par ordre alphabétique sous le titre d'*Eléments de Littérature*. Or, cet ouvrage est d'après le critique avisé des *Causeries du Lundi*, ce que Marmontel a de « mieux écrit ».

* *

En 1756, il obtint le privilège du Mercure

(1) Œuvres complètes de Marmontel..., *Mémoires*, Livre V, t. I^{er}, pp. 233-239. Paris, Amable Costes et C^{ie}, 1819.

de France et quitta Versailles pour Paris. Mais du Louvre, où d'ailleurs, il ne résidait pas, préférant la demeure d'autrui, il passa bientôt — toujours chez le roi ! — à la Bastille. Un M. de Cury, intendant des Menus, avait composé sous l'anonymat, une parodie de Cinna, contenant une satire mordante contre le duc d'Aumont : Marmontel s'était amusé à la réciter chez Madame Geoffrin, et, ne voulant pas en dénoncer l'auteur véritable, il en était résulté pour le beau diseur, onze jours de pension « chez Sa Majesté », du 28 décembre 1759 au 7 Janvier 1760. Il faut relire à cette occasion le livre de M. Frantz Funck-Brentano, *Légendes et Archives de la Bastille*, qui, tout comme la préface de M. Victorien Sardou et les *Origines de la France contemporaine*, de Taine, réduisent à néant les on-dit mensongers des Michelet, Quinet et autres apologistes de la Révolution (1). *Les Mémoires* de Marmontel (2), renferment aussi une amusante page sur son arrivée en ce terrible repaire de la tyrannie !!

L'enjonné prisonnier y raconte que le gouverneur, M. d'Abadie, lui avait fait préparer sa chambre pour lui et son domestique nommé Bury. On y avait même allumé du feu et modifié la literie, sur le désir du détenu ; un écritoire, et le catalogue de la bibliothèque (car il y avait une bibliothèque dans cet antre

(1) Pour Marmontel spécialement, V. FUNCK-BRENTANO, *op. cit.*, pp. 143-149 (Paris, Hachette, 7^e éd., 1904), et aussi ; GASTON MAUGAN, *Les Comédiens hors la Loi*, pp. 239-242 (Paris, 1937).

(2) *Mémoires...*, t. II, pp. 172-181.

de l'obscurantisme) avait été remis en outre, à Marmontel. Il put ainsi commencer à loisir la traduction de *la Pharsale*, de Lucain, qu'il publia dans la suite.

Quant au repas qu'on lui servit ce premier jour, un vendredi, il lui parut fort acceptable. Écoutons-le plutôt :

« Au surplus, je trouvai que l'on dinait fort bien en prison ».

Or, c'était le repas maigre de Bury qu'avait apprécié Marmontel.

— « Monsieur, me dit Bury, vous venez de manger mon dîner, vous trouverez bon qu'à mon tour, je mange le vôtre.

— « Cela est juste, lui répondis-je, et les murs de la chambre furent, je crois, bien étonnés d'entendre rire »

Ce dîner était gras ; en voici le détail : un potage, une tranche de bœuf succulent, une cuisse de chapon bouilli ruisselant de graisse et fondant ; un petit plat d'artichauts frits en marinade ; un d'épinards ; une très belle poire de crésane (1), du raisin frais ; une bouteille de vin vieux de Bourgogne et du meilleur café de moka.

« Ce fut le dîner de Bury, à l'exception du café et du fruit qu'il voulut bien me réserver... Le gouverneur, M. d'Abadie, m'assura qu'il aurait soin lui-même de couper mes morceaux et que personne que lui n'y toucherait. Tous les jours j'avais sa visite et il me quittait en me disant : « Adieu, je m'en vais consoler des gens plus malheureux que vous. »

Comme l'abbé Morellet (embastillé, lui

(1) Ou « crassane » : bergamote d'hiver, ronde et fondante, qui mûrit en Novembre et Décembre.

aussi, et dont il épousa plus tard la nièce), il aurait pu dire : « J'y passai si agréablement le temps, qu'à présent j'en ris encore ; mais j'en étais même ravi. Je voyais quelque gloire littéraire éclairer les murs de ma prison ; persécuté, j'allais être plus connu... Ces six mois de la Bastille seraient une excellente recommandation et feraient infailliblement ma fortune (1). » Et les espérances dont il s'était bercé, n'ont point été trompées. « Que n'avons-nous encore une Bastille, ajoute M. Funck-Brentano, pour faciliter la carrière des écrivains de talent ! »

En tout cas, Marmontel en bénéficia ; mais ce qui mit le comble à sa réputation, ce fut *Bélisaire*, récit philosophique et historique à la fois, dont le XV^e chapitre sur la tolérance suscita en 1767 et 1768 une sorte de guerre, comparable par son acuité à la célèbre querelle du Cid. Censuré par la Sorbonne, condamné par Beaumont, archevêque de Paris, ce livre fut défendu par Voltaire et traduit dans la plupart des langues de l'Europe. Catherine II donna elle-même la version en russe du chapitre XV, — de la Tolérance, — qui avait provoqué les anathèmes de la Sorbonne (2).

(1) *Mémoires* de l'abbé Morellet, éd. de 1821. Il devait prononcer l'éloge de son neveu par alliance, à la séance publique de l'Académie française, le 31 juillet 1805 (cf. ce discours en tête des *Œuvres complètes* de Marmontel, éd. de 1819, citée plus haut, t. I^{er}, pp. II-XXVIII).

(2) Et tandis que l'ouvrage même n'a que 170 pages dans l'édition de 1819, la censure et la correspondance avec Riballier, syndic de la Faculté de théologie, avec Voltaire et avec la reine de Prusse, l'impératrice de Russie et la reine de Suède, y ajoutent 207 pages, doublant ainsi l'importance du volume.

Et, pourtant, Marmontel n'est pas un révolutionnaire et un athée. Lorsque trente ans plus tard, en Germinal an V (avril 1797), âgé de 74 ans et retiré à son hameau d'Abloville, il fut nommé membre du Conseil des Anciens pour le département de l'Eure, il composa un beau discours sur le *Libre exercice des cultes*, en particulier celui de la religion catholique alors proscrite. Noble commentaire du chapitre XV de *Bélisaire* !

D'ailleurs, il n'admit pas la Révolution. En voyant les hommes devenir tout à coup furieux et méchants, il eut le courage de dire non au mal quand il le vit en face. Nommé par le Tiers Etat de la commune de Paris, électeur en 1789, avec Bailly, Target, Guillo- tin, etc., il eut, le 8 mai, l'énergie de protes- ter contre la liberté illimitée de la presse et de se lever seul comme votant *contre*.

Une conversation avec Chamfort l'éclaira, quelques jours avant le 10 août, et sans parler de Grignon, il eut le temps d'aller s'abriter à Saint-Germain, près d'Evreux, puis à Cou- vincourt, non loin de Gaillon. C'est là qu'il passe la tempête avant d'être nommé au Conseil des Anciens.

Sans être arriviste au sens péjoratif du mot, il ne repousse pas la faveur. Celle de Madame de Pompadour et la dédicace de sa *Poétique* au roi l'avaient fait entrer à l'Académie française en 1763, malgré les préven- tions dont il était l'objet. Il en devint secré- taire perpétuel en 1783. Par ailleurs il était historiographe de France et historiographe des bâtiments. Bref, vers 1777, époque à la- quelle, malgré ses cinquante-quatre ans et sa vie d'aventures galantes, il épousa la jeune et

jolie Mademoiselle de Montigny, — il avait 22.000 livres de rentes viagères et un renom bien assis.

Aussi, M. Brunetière le qualifie-t-il avec raison du nom d' « homme heureux ». Il fut bonhomme, bon vivant, ne dédaignant ni les bons plats, ni les soirées de plaisir ; mais enco e, esprit encyclopédique, autant qu'Encyclopédiste, poète épique, dramatique, didactique, érotique, conteur, grammairien, critique et journaliste. Ainsi que Voltaire, son maître et protecteur et polygraphe comme lui, il personnifie donc assez bien, n'est-ce pas, ces cinq décades de vie française mondaine et nonchalante. Et, si nous avons pu trouver quelque charme à suivre sa facile et fleurie existence, peut-être aimerons-nous encore à revivre en d'autres personnalités ce gracieux et galant xviii^e siècle, où Compiègne tient une place si choisie à en croire les Journaux intimes, les Mémoires et les Souvenirs du temps.

Paul ESCARD.
